

# LA FONDATION DU GENRE HUMAIN

La métaphore paternelle.

Denis Vasse

Je voudrais aborder d'emblée la question de la parole originaire.

Comment parler du concept d'origine ?

"Remonter d'une chose à son origine, écrit Jérôme Alexandre, constitue le moyen privilégié d'authentification de la chose. Le rattachement de multiples choses à une origine commune détermine par conséquent des genres, véritables regroupements parentaux qui ordonnent l'ensemble de la réalité et situent ces éléments, famille par famille. Ce qu'est une chose ou ce qu'elle prétend être, seule l'origine à laquelle elle se rattache peut en répondre complètement. En sens inverse, ce que nous connaissons des propriétés d'une substance ou d'une chose, saisie à son origine, servira de référence pour toute réalité issue de cette substance ou de cette chose."

Il n'est pas de matière qui ne témoigne de son origine, même si elle change et prend le caractère propre d'une chose nouvelle.<sup>1</sup>

Dire que la parole est originaire, c'est dire qu'elle est cette substance, cette chose, cette modalité du souffle qui spécifie tous les sujets du genre humain. L'espèce ainsi définie devient genre. Le genre (genus) est "une réunion d'êtres ayant une origine commune et des ressemblances naturelles." En lui sont *engendrés* les hommes et ce qui caractérise cet engendrement dans la parole, c'est l'acte de la parole dans la chair : différenciés par la parole qui les fait exister dans un corps de chair parmi d'autres, les hommes sont par elle référés à l'unité d'une chair vivante.\* La parole révèle le lien que tous entretiennent avec l'unité de la vie, avec l'Origine qui n'est rien d'autre que l'acte de la vie qui se donne. Le souffle est l'acte d'une parole qui se donne à tous les vivants : c'est en lui qu'ils se multiplient. La multiplication étant le rapport du multiple à l'unité : tous les vivants ont la Vie et la parole. (*idem*).

La parole les unit en les différenciant, elle donne vie aux corps de chair et c'est en tant qu'elle témoigne de leur invisible vie qu'elle est la métaphore de leur origine commune.

---

<sup>1</sup> Jérôme Alexandre, *Une chair pour la gloire, l'anthropologie réaliste et mystique de Tertullien*, Paris, Beauchesne, 2001, p. 31

\* d'un 'nom vivant'. cf. l'Éros et la Loi, p. 62. "En s'identifiant dans son nom, le "je" s'inscrit derrière lui : mouvement de vocal sans fin, auquel nul retour à l'origine ne veut mettre de terme."

/ Appartenant à la fois, à l'origine et à ceux qui en sont issus, les vivants, la parole occupe une position tierce, celle de l'esprit. Elle se laisse entendre dans les vivants et entre eux mais, sans elle, ils ne sont pas. Elle est le verbe qui les conjugue dans l'unité de la chair. Elle est cette conjugaison même : elle indique la position des sujets les uns par rapport aux autres et l'ensemble des sujets dans leur rapport à l'origine. *dans la particularité de l'histoire de chacun.*

Parole tierce, elle institue ceux qu'elle nomme comme égaux en droit avec celui *qui les nomme* qu'elle révèle. Ils ont comme elle un visage. Il n'y a de chair en vérité, de chair qui parle, que la chair envisagée. Le visage rend visible ce qui ne l'est pas : le sujet. Il inscrit dans l'image et le temps le nom de quelqu'un et son rapport à l'éternité. Le nom réfère ce qui se voit à ce qui ne se voit pas, l'image visible du moi à la réalité invisible du sujet, la réalité des sens au sens du réel. La limite par rapport à laquelle les différences se trouvent orientées et authentifiées dans leur unité originelle n'est concevable que dans l'ordre de la parole, dans l'ordre symbolique par excellence. Cette limite entre les sens et le sens, l'imaginaire et le réel, la représentation et la présence. *Cette limite vivante* entre les vivants et la Vie, c'est, me semble-t-il, *le trait unaire* de Lacan. Avec lui, pas de multiplicité sans rapport à l'unité, et pas d'unité hors de la différence. Il n'est pensable en tant que vie de la parole que dans l'union, hors de laquelle il n'y a pas de signifiant de l'unité, de l'Un.

Dans la différence des sujets se conjugue la Vie de la parole. Adam est "la chair de la chair d'Eve et l'os de ses os". En chaque homme, l'humanité se reconnaît dans la femme dont il naît — elle est la mère des vivants — et, en chaque femme, elle reconnaît ceux qui naissent d'elle comme les enfants de celui qui fait alliance avec elle dans la vie et pour la vie.

En humanité, homme et femme sont un dans leur différence même : ils ne sont pas l'image spéculaire l'un de l'autre, il sont, à eux deux, l'image — disons la représentation — d'une Unique Vie invisible qui se donne dans la rencontre de l'un et de l'autre, d'une Vie originelle auquel est référé le nouveau-né. La différence entre eux est la métaphore de la différence de chacun d'eux avec l'origine. En allant jusqu'au bout du processus métaphorique, le sexe est métaphore de l'origine.

→ La différence visible, imaginaire, sexuelle, corporelle est l'espace de la connaissance de l'autre en soi et de soi en l'autre. L'union entre l'autre et soi voit la *signification de l'image* disparaître au profit de la *signifiante du sujet*. Non pas signe ou image d'autre chose, mais *nom* de l'invisible présence qui n'est réductible à aucune facette, à aucune représentation. Le nom est la parole à laquelle répond le sujet dans la chair.

\* du souffle de l'origine.

L'espace de la signification extériorisant est la métaphore de l'espace intérieur de la reconnaissance d'une présence de l'autre en soi ou de soi en l'autre, d'une unité entre l'autre et soi qui est différence invisible, réelle, impossible à représenter, subjective. Cette seconde différence peut être dite la vérité de la première. En elle se révèle le don de la Vie – voire son nom – auquel est ordonné le corps humain en sa différence même. L'indice en est la joie de vivre ensemble dans l'unité d'une vie désirée et sans partage : la joie est alors le signifiant de la Vie Unique dont vivent ou naissent les vivants. L'expérience du plaisir ou de la souffrance transformée en joie est toujours l'indice d'une naissance véritable à la Vie. La naissance d'un enfant en est l'accomplissement dans la chair envisagée, celle qui, bien qu'invisible, se révèle dans le sourire des lèvres, l'éclat du regard, la jubilation du souffle, dans l'acte de la reconnaissance en esprit et en vérité.

La métaphore paternelle réside en ceci qu'en elle – en lui – la naissance d'un vivant se substitue à la joie de la vie qui l'annonçait dans l'union (relative) de la rencontre.

Signifiant de l'Origine en tant qu'elle est le temps et le lieu où la Vie prend corps, le sexe qui conjuguent deux corps n'est humain que si, en cette conjugaison, s'engendre souverainement la vie d'un vivant dans la chair... En tant que lieu de naissance de l'homme, le corps sexué est nécessairement référé à l'unité subjective invisible qui fonde dans la vie de l'Esprit les sujets incarnés. Le sexué n'est vraiment humain que si le don de la vie se révèle en lui, avec lui et par lui dans le don de la parole incarnée, dans l'Esprit dont le seul signifiant que nous ayons est le corps humain (les anges). Les êtres sexués n'appartiennent au genre humain que si la Vie s'engendre dans une chair où il est spécifié par la parole d'alliance entre le père et la mère.

J'écris ces lignes au moment où Patrice Alègre est jugé.

→ Tout homme et toute femme sont issus d'une Vie unique dans laquelle ils sont fondés par la Parole. De cette vie qui se révèle en eux et qui les révèlent à eux-mêmes, *ils s'élèvent. Ils s'élancent* hors d'elle : ils *naissent* en se séparant d'elle pour devenir comme elle des dons d'elle-même et partager cette unité dans laquelle ils se *donnent* à eux mêmes en se donnant l'un à l'autre. Il n'y a d'unité dans la différence que dans l'absolu du don. L'absolu du don — l'origine — réside dans l'acte où la parole se multiplie en multipliant les vivants dans lesquels elle s'engendre. Et, dans cette multiplication, l'homme ne perd rien de ce qui le caractérise absolument : le don de lui même. Tel est le Vivant : en lui, de génération en génération, la vie se donne toujours pour la première fois, comme dans l'origine inconsciente à laquelle sa

naissance et sa vie sexuelle le réfère tout au long de la Vie. Dans la différence où la vie se multiplie, le nom de chaque vivant-mortel est référence relative à l'origine absolue de tous les autres hommes en tant qu'ils sont eux mêmes radicalement *Autre comme lui*. La multiplication s'enraye et s'éteint quand ils se veulent *autres que l'autre : moi*. Le sujet est l'Autre dans la mesure où il est l'image de la différence radicale, invisible, non représentable, originaire, l'image de ce qui n'a pas d'image, et, par là, la révélation du réel dans la chair vivante : le verbe, le *nom*.

C'est dans l'identification – toujours imparfaite — au nom qui lui est donné et qu'il donne que la Référence au don absolu (originaire) de la Vie peut se dire et prendre acte. *Tel est l'acte de la chair pour l'homme : acte de salut quand il incarne son nom en communiant à la Vie en esprit et en vérité ; acte de perdition quand il refuse l'incarnation en s'autoexcommuniant dans le rejet de tous.*

L'identification au nom en tant qu'acte de salut qui réfère le vivant à son origine, se profile dans la Parole qui fonde l'alliance des deux parents et dans la façon dont ils la transmettent. Avec elle, et de génération en génération (clinique généalogique) l'homme est référé à l'unité dans la différence absolue de tous, à l'unité de la Vie, à l'Origine. Cette différence dans la chair est le signifiant de l'origine qui le fonde comme parlêtre, comme sujet de la loi en tant qu'il est institué par la Parole originaire et dans la différence sexuelle et dans la généalogie. Ou, si l'on veut, et dans le social (dimension horizontale) et dans l'histoire (dimension verticale).

On comprend comment l'impossibilité de s'identifier au nom donné peut être induite par le refus inconscient du mari d'assumer la paternité de la vie ou par le rejet de ce refus qui conduit l'enfant à n'être fils de personne, à tenter de s'inscrire seul et par lui-même dans la vie. L'acte de la chair ne réfère plus la multiplicité des membres à l'unité du genre humain, il ne pourra être interprété que comme un acte de perdition.

La métaphore paternelle autorise à lire l'acte de la chair comme l'acte de la vie. Sans elle, l'acte de ce passage (de cette Pâque) devient *passage à l'acte* : le sujet naissant est détourné de la parole qui l'appelle dans la chair, il devient *autre qu'elle* au lieu de consentir à être *Autre comme elle*, être de désir. Cette Altérité est bien la Référence absolue au don fondateur du sujet Vivant : don sans mesure et sans repentance. Sans elle, l'homme vivant n'est plus Autre : il devient étranger à lui-même.

Altérité.

l'alliance

Au lieu de lire son histoire à la lumière de l'origine, il *délire*.<sup>2</sup>

Quand l'altérité originelle ne se donne plus à lire dans la suite des temps et des générations, lorsqu'elle est déniée, la naissance n'est plus vécue comme un don. Don sans raison : don absolu, Amour.

L'homme qui ne se reçoit plus du don de la Vie — il est, avons-nous dit, autre qu'elle et veut la posséder au lieu d'y consentir — en vient à nier son père et à le tuer dans l'exaltation du fantasme qui l'identifie à une chair absolue, à un dieu sans parole. Il devient sa propre idole. / exemple chrisme

Le fils prend la place du père en le tuant. Mais en s'en prenant à la toute puissance d'un père hors alliance, il tente de s'identifier imaginativement à la projection du fantasme de toute puissance de l'enfant. Et nous voilà revenus à la figure de Abel et Caïn. N'ayant pas abandonné son statut d'enfant, Caïn demeure dans une rivalité jalouse et meurtrière vis à vis d'Abel. Abandonner son statut d'enfant revient à reconnaître la vie donnée à son frère et à s'en réjouir avec lui.

Le don d'un fils, sa naissance, n'est supportable que pour autant que, quittant le statut de l'enfant jaloux, le père — le mari de la mère — assume la différence sexuelle qui le lie à sa femme et, par elle, à son fils. La différence sexuelle devient alors la métaphore vivante de la différence originaire, de la parole qui vit en chacun et dont chacun reçoit, dans son rapport aux autres, le statut de sujet. Cette Référence absolue indique le Père de tous les vivants, son Esprit de Vie multiplié en chacun.

Avec lui, le lieu de naissance du fils dans la communion de l'homme et de la femme, peut s'interpréter comme métaphore de l'origine où la Vie s'engendre en eux, en chacun des

<sup>2</sup> Pierre Legendre, *Traité sur le père*, p.176-177

...La réflexion concernant le lien père-fils débouche sur un phénomène de croyance. L'institution du sujet — m'émergence, en telle culture, d'un sujet comme sujet de la parole et du désir — passe par la croyance au père. Cela veut dire beaucoup de choses.

D'abord et avant tout ceci : aucun père concret n'est le maître de l'interdit ni ne légifère sur ce que contient l'interdit, il exerce un office aux fins de médiatiser et rendre vivable le rapport de son enfant à la Référence absolue, c'est-à-dire au principe de Loi et de Raison. Autrement dit, il n'est de père pensable que sous l'égide du Père mythique, tel que le système politique, dans la culture, en tient le discours.

Puis il faut ajouter, sur la base de ce qu'enseigne une clinique généalogique : nul n'est de plain-pied dans la position de père, on entre dans la paternité par la renonciation à soutenir sa propre demande d'enfant face à son enfant. Cette formulation résume la quintessence de la fonction paternelle, qu'exprime rigoureusement le concept de permutation symbolique des places entre générations : le père cède sa place d'enfant à son enfant. (cf. Leçons IV, p.298 et suiv.; et Leçons IV, suite 2). Par là on aperçoit bien que la notion de père, dans le concret de la situation familiale, implique, dans son principe, une rivalité entre deux fils, c'est-à-dire entre un fils entrant dans l'office de père et le fils nouveau venu. Autrement dit, un forçage est à l'œuvre, institutionnel au plus haut degré, puisqu'il inclut l'opération de crédit qui le soutient : un père est quelqu'un qui fait crédit aux montages de la Référence absolue, de dire — erga omnes, comme disent les juristes, à l'égard de tous — qu'il est un père.

parents aussi bien que dans l'enfant, dans le fils né de l'un et l'autre sexe. Ainsi la Vie se multiplie dans les vivants à travers leur jalousie et leurs disputes quand ils veulent confisquer, dans le passage à l'acte de la jalousie, une vie dont ils veulent avoir la jouissance jusqu'au bout au lieu de consentir au don de la vie qui les fonde dans la plénitude de la joie partagée dans l'unité de la vie.

Dans la constellation familiale, chacun des trois sujets est pour les deux autres le signifiant de leur unité dans la différence : l'enfant signifie l'unité dans la différence originaire du sexe de ses parents, la mère l'unité dans la différence originaire des générations (l'enfant et le père), le père, l'unité dans la différence originaire du corps de l'enfant et de la mère. Chacun des trois est le signifiant de l'unité dans l'alliance — charnelle, généalogique et institutionnelle — des deux autres.

Par là, chacun échappe ou peut échapper à la rivalité duelle (mimétisme) et à la tentative privée, meurtrière et suicidaire, paranoïaque, de se fonder dans son fantasme de toute puissance qui consiste à prendre l'image pour le réel, l'apparence pour la source de l'être. Et cela pour le fils comme pour le père et la mère. Le fantasme de toute puissance consiste à ne pas faire de différence entre le réel et l'imaginaire, à n'être pas référé à une alliance originaire dont la différence est le signe identitaire.

Il faudrait examiner le rapport entre cette origine où l'unité de la vie s'engendre dans l'alliance. Il nous faudrait alors aborder la question de la castration symboligène. Dans la "menace de castration" qui interdit l'inceste, vient s'incarner la fonction de la Loi en tant qu'elle institue l'ordre humain, et la permutation des vivants dans la génération. Dans Totem et tabou (1912), la théorie du père originaire est pensée, comme toujours dans les mythes, dans le registre de la jalousie.<sup>3</sup>

Dans l'obéissance à l'interdit de l'inceste, le fils accède au statut de sujet *dans un nom qui lui réfère à la parole originaire en l'instituant dans la filiation de l'un et l'autre sexe, en lui interdisant de prendre comme objet pulsionnel et, par conséquent sexuel, la mère et/ou le père.* Dans cette obéissance à la parole, il devient sujet de la loi. Il est mis en rapport avec l'Autre du désir dans l'acte même où il communique dans la différence avec l'autre. Ce faisant, il symbolise la radicale altérité originelle. Dans l'acte de la chair où s'engendre la Vie il est,

<sup>3</sup> J. Laplanche et J.B. Pontalis *Vocabulaire de la psychanalyse* Paris, 1967, PUF, *Complexe de castration* p.78

avec l'autre, *identifié à l'origine* dont il est issu comme vivant différencié de tous les autres par son *nom, institué, recevant le statut qui caractérise le genre humain, celui de parlêtre.*

Désir inconscient qui ne trouve son paradoxal accomplissement dans le sujet que d'être originé dans une altérité radicale, un Autre irréprésentable, inimaginable, une Référence Absolue (PL), celle-là même qu'indique en *lui-même* le désir né de sa division entre *moi* et *sujet*. En tant qu'elle réfère ainsi l'homme à sa source, à l'acte originaire, à la parole qui le nomme, on peut dire et l'on doit dire, avec Françoise Dolto que la castration est *symboligène* : l'homme *divisé* entre chair et esprit, entre savoir et vérité, entre homme et femme s'inscrit dans une *génération symbolique* et *symboligène* (le symbole en acte) où la vie s'engendre en chacun de génération en génération et jusqu'aux extrémités du monde, dans la rencontre toujours nouvelle.

Un tel engendrement ne peut s'entendre que dans l'ordre de la Parole Incarnée ou d'une Chair parlante impossible à imaginer ou même à concevoir autrement que comme issue d'une origine commune à la Chair et à l'Esprit, ou, si l'on veut d'une conjugaison du Verbe dans la chair. L'homme est issu de cette communion originelle où la Vie s'engendre dans l'unité de ses membres.

C'est bien cette Vie-Autre qui se donne à tous en chacun. Elle se trouve mise en cause dans sa fonction de principe (*principe de la Vie*) par le meurtre du père — le parricide (PL 135) — que la loi condamne. Par un tel crime *motivé par la rivalité infantile dans le champ des objets pulsionnels*, l'homme est démis de son statut de sujet de la Loi. Désubjectivé, hors la loi, il est dissocié du désir inconscient — le désir de l'Autre — qui l'ordonne à travers la différence sexuelle et la généalogie à l'origine. Dans le passage à l'acte du crime, il est livré à la toute puissance du fantasme qui confisque l'univers pour en faire *son* monde en déniait qu'il est le fils de l'un et l'autre sexe. Leur alliance seule, acte de parole par excellence, oriente l'enfant vers un Autre sans autre, un Autre originaire d'où sont issus tous les autres mais qui n'est semblable à aucune représentation. La perversion du désir de l'Autre en lui fait bientôt de l'image de son moi dans son rapport aux autres, une idole. Il se prend pour l'origine de la vie.

Dans cette souveraineté fantasmatique, tout est rempli, l'espace intérieur de l'homme est livré à l'imaginaire qui ne cesse de produire les représentations que sont les objets pulsionnels. Mais l'espace intérieur n'est humain que lorsqu'il est intersubjectif, celui que crée la parole et la nomination et d'où il y est répondu en son nom — au nom de l'homme — de ce qui parle en lui. Alors le corps de l'homme devient le signifiant du sujet inconscient.

*Quelqu'un qui parle de lui-même (Jn 8 5; 9 17), obéit à ou témoigne de ce qui parle en lui.*

Quand il n'obéit pas à ou ne témoigne pas en vérité de ce qui parle en lui, ce n'est plus la chair qui parle, c'est sa tête. Alors, il fait parler ce qui ne parle pas et il dit ce qu'on lui fait dire. Il n'est plus verbe institutionnalis<sup>e</sup> dans la chair. Un tel homme ne vient pas à la lumière de la parole, il ne fait pas la vérité. Il ne sait pas ce qu'il fait. Il ne révèle pas le sens de la Vie, il met obstacle à la Vie, il fait semblant, il ment et il tue.<sup>4</sup>

Seul celui qui vit en vérité ne ment pas. Et seul celui qui parle en vérité ne tue pas.

S'il en est ainsi, la Référence fondatrice absolue est la Vie qui parle, repérable à ses effets de Vie dans les vivants, effets de filiation et de généalogie qui réfèrent chaque homme à la Parole qui fonde l'Univers. En étant le témoin de l'engendrement de la Vie dans le fils, la métaphore paternelle fait référence à l'absolu de la présence réelle d'un Dieu, père des hommes.<sup>5</sup>

Ainsi se trouve restauré le principe de justice généalogique en tant qu'il réside dans la parole qui s'incarne. Dieu s'engendre en engendrant l'homme dans sa propre multiplication, c'est-à-dire dans *l'unité dans la différence* que le parricide tente de détruire afin de détendre le ressort de la dynamique généalogique : celui de la croyance au Père et de la dette du père pour chaque fils. Il lui doit de s'adresser à lui comme à un sujet vivant d'une Parole de Vie dont le père, dans son rapport à la mère, est le représentant. Seul l'homme qui témoigne dans sa chair de ce qui parle en esprit et en vérité institue son enfant comme fils de la Vie comme fils d'un Dieu Père des vivants.

<sup>4</sup> *C'est cet acte insensé que le Verbe fait chair mourrant et ressuscitant sur la croix demande au Père qui donne la Vie de pardonner "car ceux qui agissent ainsi ne savent pas ce qu'ils font"*

<sup>5</sup> C'est bien cela que dit saint Augustin : "On ne peut pas dire en effet que le celui-ci (le fils) était sans vie, puisqu'il a reçu la vie, mais en naissant, il est la vie. *Le Père est la vie sans être né. Le Fils est la vie en naissant.* Le Père ne provient pas d'un autre père, le Fils provient de Dieu le Père. *Que le Père existe, il ne tient de personne, mais qu'il soit Père, il l'est à cause de son Fils; le Fils, lui, est Fils à cause de son Père, mais qu'il existe, il le tient aussi de son Père.* Il a donc déclaré : Il a donné la vie au Fils pour qu'il la possède en lui-même, ce qui revient à dire : *Le Père qui est la Vie en lui-même a engendré un Fils qui serait la vie en lui-même"*



---

## LE NOM DU FILS

Denis Vasse

**1 – A l'origine : l'unité dans la différence**

**2 – Le fond de l'humanité où la vie s'engendre, se multiplie.**

**3 – Détermination dans et par la Parole originaire**

**4 – La présence et l'histoire.**

**1 – A l'origine : l'unité dans la différence**

En reconnaissant son père, en le nommant, dans l'invocation même du rapport inconscient avec l'institution où le père est l'époux—, le fils confesse qu'il est né de l'un et de l'autre sexe, de la différence entre l'homme et la femme en tant qu'elle est signifiante de l'unité ou de l'origine qui est la leur. Le nom qu'il reçoit de ce lieu où la différence physique et psychique (celle du sujet dans la chair) commune à l'origine de tous, dans laquelle la Vie se donne, fonde la paternité de son père représenté dans le fait qu'il est lui-aussi, comme la mère, l'enfant d'une même origine que lui à laquelle renvoie la succession des générations dans le temps, la généalogie. C'est ainsi que l'on peut parler de *métaphore paternelle* à propos du *nom du père*. *En tant qu'il est institué par la mère, désigné comme tiers qui n'a la place ni de la femme, ni de l'enfant et en tant que, sans lui, le rapport entre la mère et l'enfant s'abîme dans une représentation en miroir, la paternité et la maternité sont fondées dans une origine commune où se rencontrent dans l'alliance – dans la parole où il s'allient aussi bien que dans le lit où il s'alitent – l'homme et la femme. C'est dans ce rapport à l'origine commune que l'enfant devient fils, filié, fis lié, affilié qu'il est en naissant de l'un et l'autre sexe dans la suite des générations. Dans cet affiliation à l'un et l'autre, il est référé à la Référence absolue (P.L), à une différence absolue. Absolue, cette Différence n'est pas relative comme l'est la différence des représentations imaginaires des corps de l'homme et de la femme, elle est l'essence même de la différence, l'unité d'une Vie dans laquelle chaque vivant trouve sa source en se reconnaissant dans un autre vivant. Dans ce lien de la reconnaissance, ce lien dans la différence qui constitue l'homme et la femme dans la genèse même de la Vie dont eux mêmes sont issus et qui, Par eux, se donne à un tiers qui est l'incarnation du lien de la parole dont ils vivent en esprit et en vérité*

*dans leur chair sexuée. Sexué pour le parlêtre signifie uni dans la différence : le sexe signifie l'unité d'une Vie qui se donne dans la différence dont elle est la source, d'une Vie qui est l'origine de tous les vivants et qui se révèle en l'homme, comme telle. C'est de cette Vie où s'origine généalogiquement la parole dans la chair ou la chair dans la parole : le père et la mère en vivent dans leur différence même et c'est elle que par et en eux deux ils indiquent et signifient comme ce qui fonde toute réalité, comme la Vie invisible. La Présence qui est l'essence de tout apparaître, de tout phénomène est le réel qui fonde le vivant qui le représente métaphoriquement. Dans son alliance avec la femme, l'homme devient Père : il représente institutionnellement cette Présence originelle. Il est la métaphore de la vie non sensible et non représentable à travers l'institution des générations comme dans la genèse de chacun, du corps vivant. Il témoigne ainsi de l'union invisible – de l'unité dans et à l'origine des vivants. Le père témoigne qu'à l'origine du fils, il y a communion dans la chair, alliance dans la chair comme dans l'esprit. En rigueur de terme, il est le support vivant de la métaphore d'un réel invisible, impossible, qui s'engendre dans l'unité de la différence, dans la chair en tant qu'elle est une et multiple, en tant qu'elle se multiplie. Corps et Nom. Dans cette unité originelle de la multiplicité réside la Vie en esprit et en vérité. Non dans le fantasme de l'androgynie qui repousse la question du sexe hors de l'altérité subjective et de la présence.*

## **2 - Le fond de l'humanité où la vie s'engendre, se multiplie.**

*Il faut tout de suite noté que l'alliance qui s'établit entre la mère et l'enfant est aussi pour le père le signe de cette origine commune aux trois et qu'il en va de même pour l'alliance du père et de l'enfant, pour la mère. C'est à partir de ce jeu des représentations dans la généalogie du vivant que s'indique métaphoriquement le lieu de la fondation de l'homme (son fond, son fondement) dans une origine commune à tous – la Vie et/ou la Parole indissociablement..*

*La métaphore du Nom-du-Père donne à entendre ce qui n'est pas visible, ce qui n'est pas de l'ordre de la représentation ou de l'imagination. L'ordre auquel la métaphore ouvre est invisiblement en jeu dans l'émergence d'une entité qui donne la Vie à tous les enfants — et le père et la mère sont aussi des enfants — que nous appelons origine du genre humain et à laquelle la paternité institutionnalisé dans la chair de la mère renvoie. L'union (cachée) des parents est la métaphore de l'invisible origine dont l'enfant reçoit la Vie et qui fait de sa propre vie la preuve indéfectible de l'amour de ses parents.*

Le vivant qu'il est participe au présent de la Vie, il en est le *participe présent*, le vivant que la Vie engendre. En lui elle se manifeste ici et maintenant : elle agit et elle se révèle (elle parle) dans un seul et même acte. Le vivant qui est le fils<sup>1</sup> des vivants participe de la vie de tous. Le signe en est que, en lui, la Vie s'engendre : il s'origine dans l'engendrement de la Vie. Il s'origine en elle de ce qu'elle se multiplie dans les vivants. Dans la multiplicité des vivants se donne à entendre l'acte du don d'une même Vie, celui d'un Vivant qui a en lui la Vie qui l'engendre. Dieu ou, si vous voulez, la *Référence absolue* sur laquelle viennent se lier, s'articuler toutes les places généalogiques et que Pierre Legendre appelle la *ligature*, terme qu'il emprunte à la Bible<sup>2</sup>.

Quand l'existence de l'enfant est qualifiée de filiale et qu'il signe du nom qui le fait naître institutionnellement du Père (p.42) dont il porte le nom, *Pierre Legendre* reconnaît dans la *ligature abrahamique*, ce lien de l'institution qui signifie l'articulation de toutes les places généalogiques sur la *Référence absolue* – à l'Absolu<sup>3</sup> en tant que Référence.

<sup>1</sup> Pierre Legendre, *Le crime du caporal Lortie, Traité du Père*, Paris, Champs/Flammarion 2000. p.42 note 1 : "N'hésitons pas à utiliser le mot fils pour les deux sexes, comme y invite la tradition juridique antique (Isidore de Séville): *filius utriusque sexus* : *fils de l'un et l'autre sexe* pour désigner l'enfant.

<sup>2</sup> id.p.42 La ligature — j'emprunte ce terme à la Bible (en hébreu *Aqedah*) — signifie l'articulation de toutes les places généalogiques sur la référence absolue. La scène est fondamentale : Abraham vient d'attacher, ficeler son fils Isaac (la Vulgate emploie le latin *alligare*) à l'autel du sacrifice pour l'égorger selon l'ordre divin; touché par la soumission d'Abraham, Yaveh le dispense d'accomplir le meurtre, et un bélier remplace la victime (Genèse, 22). Ainsi Isaac se trouve-t-il successivement lié et délié par son père.

Comprenons bien ce qui se joue dans cette scène paradigme de la culture européenne. *Le père est institué comme celui qui lie et délie le fils dans le rapport au meurtre, à la fois pour son propre compte et pour le compte du fils*: le père est en position d'être à la fois meurtrier de l'enfant et celui qui le gracie. Or une telle fonction paradoxale n'a de sens, quant à la politique de la raison, qu'à la condition d'être référée, c'est-à-dire inscrite dans le montage de la Référence absolue dont l'essence est de désamorcer le collage à la toute-puissance dans l'espèce humaine. Dans le récit montrant Abraham et Isaac prêts pour le sacrifice, le père ne lie et délie ni par arbitraire ni au titre du bourreau exécuteur des hautes oeuvres ; il occupe la fonction généalogique du sacrificateur. Qu'est-ce que cela veut dire pour nous qui tentons de situer la problématique du parricide dans la culture industrielle ?

J'aurai à revenir longuement sur ce point capital, difficile à saisir tant que reste dans l'ombre la condition du paradoxe constitutif de la fonction paternelle : l'exercice de cette fonction est suspendu à la capacité du père, face à son fils, de passer sur son propre cadavre. La leçon biblique est inépuisable, sur la base de cette construction du père-sacrificateur au nom de la Référence. Pourquoi ? Parce que Abraham nous est montré à la limite extrême du renoncement à soi, car un enfant représente ici pour le père la note d'éternité — l'éternité à laquelle chacun a droit à travers sa descendance. La scène de la ligature était la preuve de la propre assignation du père dans l'ordre généalogique que verrouille la Référence.

<sup>3</sup> Dictionnaire Historique de la Langue française.

Absolu, adj. et n. m. est emprunté au latin *absolutius*, qui signifie "achevé, terminé", et est dérivé du verbe "absolvere" "détacher" et au figuré "détaché du péché" (Absoudre), et aussi "se débarrasser de", d'où "achever".

C'est un composé de *ab* (à) et de *solvere* (résoudre, solution)

Les formes *asolu* (1080), *ausolucèdènt* la place à *absolu* (XIII<sup>e</sup> s), réfection d'après le latin, en même temps que le sens passe de "sanctifié par l'absolution" à "parfait" puis à "complet, intégral" et à "catégorique" sans valeur morale.

---

Ce que j'appelle le rapport à l'origine, c'est le rapport que soutient *le désir du sujet qui parle quand ça parle et qui vise à travers toutes les différences la parole – la parole originnaire – la fondation, le sens, la Vérité de l'Univers absous, pardonné.*

A l'articulation de la passivité de l'écoute et de l'activité de la parole, dans le souffle qui fait vivre la Chair, le Verbe s'incarne, l'homme prend corps et naît : il sort de *l'indétermination du non-choix*<sup>4</sup>. On pourrait dire du doute, du péché . Cette *indétermination réduirait* en effet, la *chair* à la passivité d'un pur objet où la pulsion passive l'emporterait jusqu'à la mort. Désintriquée de la parole en acte qui engendre, dans le silence de la chair, le sujet, la rétention de la parole avorterait le sujet dans le gouffre : elle le précipiterait dans l'autisme d'un vide où ne se repère plus la présence et/ou l'absence, l'ordre symbolique auquel la métaphore ou la métaphoricité du langage fait accéder .

Hors métaphore qui en appelle au nom du sujet invisible à partir des représentations visible, l'homme est réduit à *l'indétermination d'un non choix*. Parmi les choses qu'il connaît indéfiniment comme des objets visibles ou intelligibles, il ne se reconnaît pas. Il glisse d'objet en objet en une pente vertigineuse dans un chaos infernal. Il ne rencontre personne *comme* lui et *pas comme* lui. Il n'y a personne d'autre que lui. Tout homme lui est étranger, car il est radicalement seul, rejeté de tout ce qu'il connaît dans *l'indétermination d'un non choix*. Là, dans la différence relative du visible, du sensible ou de l'intelligible, il ne peut naître ni se reconnaître Autre dans la différence absolue d'un verbe où les sujets se conjuguent. Pour le faire, il faut qu'il réponde de ce qu'il *est* quand, rencontrant un autre même et différent, il l'éprouve comme il éprouve ses propres membres différenciés, dans l'unité d'une chair qu'il ne voit pas. Cet autre est du même *genre* que lui, il est généré dans une communauté de noms dont les prénoms se conjuguent comme sujets sans être référé à aucune limite sensible ou, mieux encore, à aucune image ou aucun défaut. Dans *le champ du langage*, la parole ouvre *l'imaginaire* au *réel invisible* qui les fonde dans la communion de l'Origine.

A cette *indétermination* à laquelle et de laquelle l'homme ne répond pas par *un nom* s'oppose (en miroir?) la *surdétermination d'une nomination imposée tyranisante*. Cette *surdétermination exalte l'idée ou l'image de la chair* dans l'activité uniquement défensive d'un "moi" s'autoproclamant sujet : les pulsions (vitalité, agitation) l'emportent. L'intensité de la sensation y est prise pour la Référence absolue au mépris de la parole et de l'Altérité qui fonde le sujet.

Désintriquée de la parole reçue qui féconde la chair à la manière d'une graine qui donne du fruit, l'acte de la chair est sans fondement et il exhale dans les airs les mots du bavardage ou du

---

<sup>4</sup> Henri Laux *Le Dieu excentré*, Paris, Beauchesne, 2001

surdoué qui fait l'amour avec les mots sans que, pour autant, la chair vive du verbe. L'absence de métaphore ici encore signifie forclusion de l'articulation symbolique entre l'imaginaire et le Réel. Emboîtement de poupées russes dans un indéfini clonage des représentations virtuelles.

Ni *in—*, ni *sur—déterminé*, l'homme est *déterminé dans et par la parole* qui le réfère à l'origine où il est généré dans la chair pour le temps et l'espace d'un corps. La Vie se révèle en lui *dans et par la Chair dont il naît*.

### 3. Détermination dans et par la Parole originaire

En termes concis et sobres Henri Laux écrit : "En acceptant de qualifier et de signer la parole qui l'engage, l'homme sort de l'indétermination d'un non-choix et de la surdétermination d'une nomination imposée."<sup>5</sup>

La référence à l'origine n'est ni une indétermination, ni une surdétermination, elle est l'essence même de l'homme, ce qu'indique métaphoriquement sa naissance entre mère et père : une parole incarnée et/ou une chair parlante impossible à concevoir autrement que comme une Unité impossible à imaginer comme l'union de deux éléments séparés dans une invisible unité : union et/ou unité originaire, celle d'une communion de la Vie avec le Vivant à laquelle tout vivant aspire, que tout vivant désire sans jamais y parvenir. Sauf à vivre de la Vie à en mourir.(Chanson de Moustaki)

C'est là que j'apporte une modification *anthropologique* à ce qu'écrit Henri Laux en parlant de la *nomination de Dieu*. Il ajoute : "pleinement présent à son histoire, il se tient en vérité dans l'histoire pour oeuvrer à tout ce que le nom pourra continuer à susciter en lui."

Comment résister ici à citer saint Augustin?

"...Il ne faut pas penser que... le fils de Dieu était quelque chose avant de recevoir la vie pour posséder la vie par participation, mais il a la vie en lui-même et, de ce fait, il est lui-même la vie. Que veut-il donc dire (Jn 5,26)? pour le dire brièvement, il a engendré le Fils. On ne peut pas dire en effet que celui-ci était sans vie, puisqu'il a reçu la vie, mais en naissant, il est la vie. *Le Père est la vie sans être né. Le Fils est la vie en naissant*. Le Père ne provient pas d'un autre père, le Fils provient de Dieu le Père. *Que le Père existe, il ne le tient de personne, mais qu'il soit Père, il l'est à cause de son Fils*; le Fils, lui, est Fils à cause de son Père, mais qu'il existe, il le tient aussi de son Père. Il a donc déclaré : Il a donné la vie au Fils pour qu'il la possède en lui-même, ce qui revient à dire : *Le Père qui est la Vie en lui-même a engendré un Fils qui serait la vie en lui-même*. Il a voulu en effet que l'on comprenne : *Il a donné* au sens de : Il a engendré<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> Henri Laux *Le Dieu excentré*, Paris, Beauchesne, 2001

<sup>6</sup> Homélie sur l'Évangile de saint Jean Tractatus XIX 13 *Études augustiniennes*, p.195

Henri Laux parle du Fils de Dieu, de celui que Dieu engendre et qui fait de lui un Père, le Père du Vivant et des vivants de Sa vie.

Ainsi Dieu a-t-il engendré son Fils pour que se révèle qu'il est lui, Dieu, le Père qui donne la vie

#### 4. La présence et l'histoire.

Concernant la nomination dans la généalogie des hommes que nous sommes, je dirais *que l'enfant n'est pas pleinement — ou réellement — présent à son histoire*, autrement dit, qu'il *ne se tient pas en vérité dans l'histoire* et que, par là même, *dès le commencement, il n'œuvre pas à tout ce que le nom peut continuer de susciter en lui (la vie) et encore moins de re-susciter la Vie s'il était venu à la perdre*. Quelque chose, dans la génération même, y met obstacle. Cet obstacle l'empêche d'être *vivant* en vérité : il sépare le *vivant* de la *Vie*. Cette séparation de la *Vie* fait du vivant un mortel. *Il est alors appelé par un autre mortel, un autre vivant séparé de la Vie. Dans cette filiation, tel son père, il n'a pas la Vie en lui même, il n'est pas vraiment engendré par la Vie, et (pour reprendre saint Augustin) ce n'est pas à cause de lui que son père est Père puisqu'il n'a pas reçu la Vie du Vivant.*

*Il ne sera vivant à de vrai —vivant en esprit et en vérité — que, lorsque, vivant de la Vie, vivant de Dieu, il l'appellera son Père. De fils des hommes qu'il était dans la Chair il deviendra fils de Dieu dans la Chair, fils non séparé de la Vie. Il ne sera plus fils selon la loi des hommes qui leur rappelle sans cesse leur séparation de Dieu – le péché —. Il sera Fils selon l'Esprit dont la Chair vit en vérité en Dieu.*

Mais quand, de fils séparé de Dieu deviendra-t-il Fils de Dieu : quand de la créature qu'il est dans une création séparée de Dieu, il sera engendré à nouveau comme Fils. Et que, comme Fils de Dieu il recevra tout du Père et qu'il aura la Vie en lui, qu'il ne sera plus séparé — mort-né ? — de la Vie.

Il ne sera plus sous l'emprise d'une loi dont les commandements lui interdisent de franchir la ligne blanche au delà de laquelle il n'est plus *vivant de la Vie, il n'est plus vivant* tout court :

Il devra manger, sentir, voir, entendre, toucher, rejeter...satisfaire ses pulsions pour vivre, mais il devra aussi avoir l'art de le faire pour vivre avec les autres.

*tu ne porteras pas de faux témoignage, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne commettras pas l'adultère.*

En attendant le baptême, *en attendant d'être nommé de ce nom* qui fait exister le vivant jusque dans la mort, qui le tire de la mort où va toute créature, en le référant au Vivant, au Dieu

Vivant et Vrai, l'art de vivre en vivant, en fils de la Vie, dépend d'une éthique : celle du consentement à une loi qui indique assez que le vivant n'est pas à lui même son principe de Vie. Pour vivre il ne peut que suivre la loi dans l'obscurité d'un désir qui réfère tous les vivants à la Vie qu'ils espèrent, en laquelle ils croient.

Il peut souscrire à cette loi en espérant en l'amour ou refuser de le faire en s'en tenant à ce qu'il connaît dans la négation obstiné qu'il en a : le refus de recevoir ou de partager le vie, le refus d'écouter pour que ne se conçoive pas en lui la Parole qui répond de lui dans un rapport à l'Autre et aux autres. le péché et l'expérience de la mort.

Pleinement présent à l'Histoire, le Fils non séparé de la Vie, engendré et non pas créé, le Fils vit de la vie de son Père. Il en répond. *Qui le voit, voit le Père*. Il se démet de sa position d'enfant pour que s'indique en lui – métaphoriquement – le Père de tous ceux qui vivent de la Vie, de Dieu, celui auquel tous répondent dès lors qu'il les appelle à naître en les nommant. Vivre au nom de Dieu, en répondre c'est, pour le vivant, confesser Dieu comme la Vie dont il vit. C'est ici que tous et chacun œuvrent à tout ce que le nom, multiplié dans la chair d'une Vie unique dont témoignent la multitude des corps. Ils œuvrent à tout ce que le nom qu'ils portent continue à susciter en eux. L'art de vivre, pour eux, c'est vivre de Dieu en tout et de tout en Dieu.